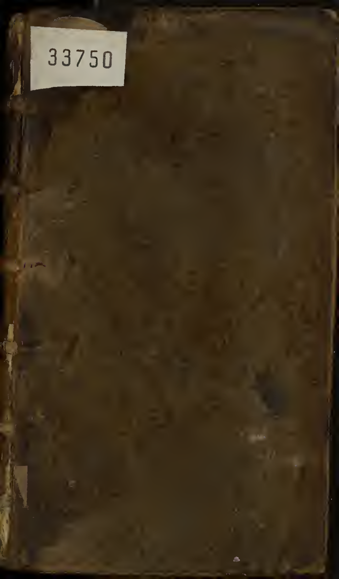

33750

V.68.

7.c76

33750

TRAITE'
DE LA
Guérison des Fiévres par le Quinquina.

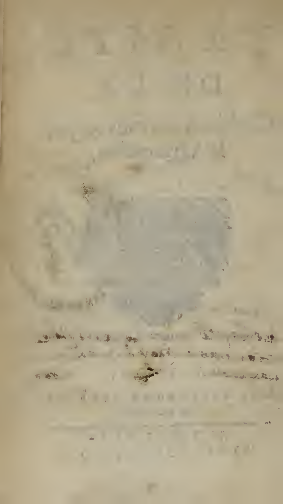


A LYON,

Chez GUILLAUME BARBIER, ruë merciere.

M. D. C. LXXIX.

AVEC PERMISSION.



AVERTISSEMEMT.

CE Traitté n'est qu'un abregé fort succint d'un Ouvrage plus étendu que l'Autheur à dessein de faire sur la nature des fiévres, & sur les moyens de les guerir; dans lequel il traittera à fonds la matiere. Mais comme ce travail demande beaucoup de loisir & beaucoup de temps, & retarderoit l'avantage que le public peut recevoir de l'exacte & vraye connoissance du Quinquina, l'Auteur s'est restraint à ce projet-cy, en attendant qu'il puisse executer l'autre dans toute la perfection qu'il luy pourra donner. C'est ce qui l'a empesché de consentir que son nom fût mis à la teste de ce Livre, qu'il ne considere que comme une tres-petite partie d'un autre, qui luy fe-

roit plus d'honneur, de laquelle toutefois il peut revenir tant d'utilité, qu'il auroit failly s'il avoit differé davantage le don qu'il en fait presentement.

PERMISSION.

SUr la requisition de sieur GUILLAUME BARBIER, à ce qu'il luy soit permis de faire imprimer un petit Traité, environ de trois feuilles, intitulé *De la guerison des fiévres par le Quinquina.*

Ie consens pour le Roy, à la permission requise, A Lyon le 17. Octobre 1679.

VAGINAY.

SOit fait suivant les Conclusions du Procureur du Roy, les an & jour susdits.

DV LIEV.



TRAITE' DE LA Guérison des Fiévres par le Quinquina.

IL feroit à fouhaitter que ceux qui font profeffion de la medecine, fe fuffent propofé la même fin qu'avoit le plus grand homme de cet art, qui s'appliquoit autant à perfectionner les chofes déja trouvées, qu'à faire de nouvelles découvertes. Si on avoit fuivi cette maxime, il y a long-temps que l'on connoîtroit le veritable prix du Quinquina, & l'on feroit perfuadé que

c'eſt juſqu'à preſent le remede le plus ſur, & le plus univerſel, que l'on ait receu de la nature pour la gueriſon des fiévres.

Cependant ſoit par prevention contre les choſes nouvelles, & par le peu de ſoin qu'on apporte à les examiner ; ou ſoit par la repugnance qu'on a naturellement contre les remedes inconnus, le Quinquina a été aſſez long-temps comme abandonné, quoy qu'il meritât une meilleure deſtinée.

Mon deſſein eſt donc de faire cõnoître ſes diverſes préparations, d'expliquer autant qu'il me ſera poſſible, ſes vertus & ſon action, de donner la maniere de s'en ſervir, & de répondre aux objections que l'on pourroit faire contre ſon uſage.

Mais avant que de donner la preparation de ce remede. Il ne ſera pas hors de propos de dire quel a eſté le ſort du Quinquina depuis trente ans qu'il eſt con-

nû dans l'Europe. On a ſçeu d'abord que c'étoit l'eſcorce d'un arbre qui venoit des Indes Occidentales, nommée par les Indiens China-China, dont eſt venu le mot de Quinquina. Les Eſpagnols l'appellent Palo de Calenturas, *le bois des Fiévres*; Ils l'appellent auſſi Caſcarille, & la diviſent en deux ſortes. L'une de meilleure nature, appellée Caſcarille de Locqua, & l'autre bien moindre en vertu nommée Caſcarille-ſilveſtre ou campeſche. Elle croit dans la Mexique ou nouvelle Eſpagne, quoy que pluſieurs ayent cru quelle venoit du Perou,

Quelques autres en ont donné la deſcription & la figure, & ont dit quelque choſe de ſes qualitez. On a ſçeu auſſi dés lors par les experiences faites ſur les fiévres quartes, & enſuite ſur les autres fiévres intermittentes, qu'en donnant le Quinquina en ſubſtance

dans du vin, une fois ou deux à l'entrée de l'accez, il gueriſſoit ſouvent ces fiévres ; Mais auſſi qu'elles étoient ſujettes au retour. Vn Medecin de Bruxelles écrivit à peu prés dans le même temps contre l'uſage de ce remede, & ce qui devoit faire le ſujet de ſon admiration fut celuy de ſa critique. Ses raiſons n'étoient pas aſſez fortes pour demeurer ſans reſponce. Vn Autheur dont on ne ſçait pas le nom en fit une. Mais peu dannées apres, un habile Medecin de Louvain écrivit ſur cette matiere un livre, dans lequel il traitte des vertus & des proprietez du Quinquina, autant que ſes experiences qui étoient en petit nombre, luy en avoient donné de lumiere. Il répond ſçavamment aux objections qu'on faiſoit contre ſon uſage ; il en donne mêmes de bonnes préparations.

Depuis & pendant prés de vingt-

ans, le Quinquina a eu ſes approbateurs & ſes ennemis, ſelon que chacun en a ſçeu faire un bon ou un mauvais uſage, ſans qu'on ait changé beaucoup à ſa préparation, non plus qu'a la maniere de le donner. Peut-être que pendant ce temps-là, les habiles gens, à qui ſeuls il appartenoit de s'en ſervir, n'y ont pas apporté aſſez d'application, peut-être qu'ils en ont eſté détournez par ceux qui ont voulu décrier ce remede, peut-être auſſi l'ont-ils negligé par ignorance: ou enfin par des raiſons qui nous ſont inconnües.

Il y a quelques années, qu'on s'eſt appliqué d'avantage à faire valoir le Quinquina, en changeant quelque choſe à ſa premiere préparation, ou à la maniere de le donner. Quelques-uns l'ont fait prendre en forme ſolide. D'autres ont jugé plus à propos de le donner en liqueur. Quelques autres au lieu de

le donner à l'entrée des accez ont pris le temps de l'intermission, & enfin on l'a donné à plusieurs reprises, & pendant un temps plus ou moins long. Vn sçavant Medecin de Londres dans un traitté qu'il a fait des maladies aiguës allegue de tres-bonnes raisons de cette methode. Il la prefere dans la pratique à toutes les autres, quoy qu'avec un peu trop de reserve, pour n'avoir pas poussé ses experiences aussi loin qu'elles pouvoient aller. D'autres enfin ont fait un secret de ce remede, & n'ont pas laissé en même temps d'imiter cette maniere de le donner, ce qu'ils ont fait avec bien moins de circonspection que de hardiesse, & peut-être cette hardiesse n'a-t'elle pas esté inutile à soûtenir leur reputation; Mais il faut pourtant convenir que cette methode à plus de succez que les autres, quand on observe toutes les regles dont je parleray dans la suite.

Voilà en quels termes les choses ont esté jusqu'à present. Cependant il est indubitable que si dés les premieres experiences on eût porté ses reflexions plus loin qu'on n'a fait, on auroit mieux profité de ces coups d'essay, pour en tirer dans la suite tous les avantages qui s'en devoient raisonnablement attendre.

La premiere reflexion qu'on devoit faire étoit sur la maniere de donner le Quinquina. Car il est assez étrange que pendant tant de temps, on se doit contenté de detremper deux gros de cette poudre dans du vin, sans s'imaginer qu'elle pourroit étre un trop grand poids à l'estomach, ou boucher les conduits, & servir de matiere aux obstructions. Cette seule raison suffisoit pour en changer la methode.

La seconde & la plus forte reflexion devoit étre sur le temps où le remede se doit donner. Il étoit de

grande consequence d'examiner s'il ne seroit pas plus avantageux de le donner hors des accez, & en le donnant hors des accez, s'il ne seroit pas encore plus avantageux de le donner plus souvent, & à plusieurs reprises, pour guerir plus seurement & empescher les retours des fiévres.

Il falloit enfin faire reflexion sur une maniere de guerir si surprenante, en chercher les raisons, & en tirer de solides consequences, pour ne pas renfermer l'action & la vertu de ce remede dans des bornes si étroites que celles qu'on vouloit alors luy prescrire.

DE LA PRE'PARATION du Remede.

IL faut remarquer en premier lieu avant que de donner la pré-

paration du remede, qu'il n'y en a point dans la medecine qui se puisse preparer en plus de manieres que le Quinquina sans rien perdre de sa vertu. Ie ne prétends donc pas en donner une préparation qui excluë les autres ; chacun se peut tenir à celles dont il aura fait un meilleur usage, & je ne donne pas tant les miennes pour des regles qu'on doive suivre que pour des exemples. Ie pretends seulement empescher par-là le public d'étre abusé par ceux qui font des mysteres de tous les remedes qu'ils donnent, en luy faisant voir que de quelques déguisemens dont on se serve pour faire un secret de celuy-cy, le Quinquina est là principale chose, pour ne pas dire l'unique à laquelle est deüe la guerison des fiévres, & que tout ce qu'on peut luy ajoûter, ne sert tout au plus qu'à l'aider dans son action.

La seconde chose à observer re-

garde la ſeureté de la gueriſon ; pour cela il faut ſçavoir que de quelque façon qu'on prepare le Quinquina, on en doit faire prendre une certaine quantité, qui puiſſe guerir parfaitement & ſans retour. Cela ne peut pas ſe determiter preciſément pour toutes ſortes de fiévres & de maladies indifferemment. Cependant pour s'en former une regle generale, autant qu'il eſt poſſible de le faire, il ſuffit de dire, que de quelque préparation qu'on ſe ſerve, il faut employer pour la gueriſon de chaque perſōne une once & plus de Quinquina, & qu'on peut augmenter ou diminüer cette quantité, ſuivant les differentes occaſions. Peut étre y en aura-t'il d'aſſez heureux pour étre guéris avec une moindre quãtité ; mais comme je n'ay point d'autre veüe que de propoſer ce qu'il y a de meilleur & de plus certain, je ne conſulte que la raiſon

& l'experience qui feront voir, que n'y ayant aucun risque dans l'usage de ce remede, il vaut toûjours mieux en prendre plus que moins pour s'assurer d'une guérison parfaite.

Ce qu'il y a principalement à observer, est de ne rien ajoûter aux préparations du Quinquina, qui puisse empescher ou retarder son action. C'est pour cela qu'il faut en bien connoître les qualitez pour ne luy rien joindre qui leur soit contraire. Les déguisemens qu'y apporteroient ceux qui pour leur utilité en voudroient faire un secret, & qui d'ailleurs n'auroient pas une parfaite connoissance du remede, non plus que du sujet sur lequel on doit l'appliquer, ces déguisemens, dis-je, & ces mêlanges, pourroient nüire extrémement aux malades. C'est encore un avis qu'il faut donner au public, afin qu'il évite cet abus, & qu'il s'en rapporte à ceux

qui agiront avec connoiſſance & de bonne foy. Ie viens à la préparation.

On peut donner le Quinquina en forme ſolïde, ou en liqueur. En forme ſolide ; comme en bol ou en extrait. Pour le donner en bol, il faut le mettre en poudre tres-ſubtile, & le mêler avec quelque ſirop ou quelque conſerve convenable, cõme celle d'œillets rouges, ou de fleurs de ſoucy, ou avec quelque extrait comme celuy de graine de geniévre. Pour le donner en extrait, on en tire la teinture avec l'eſprit de vin bien rectifié, ou ſimple ou composé, & on la reduit en une conſiſtence de miel, ſuivant la methode des bons artiſtes.

Si on le veut donner en liqueur, ce ſera en teinture ou en infuſion. En teinture, telle que celle qui ſert à faire l'extrait ; & ſi on veut avoir cette teinture plus forte, & la donner en moindre quantité, on retirera

tirera par la distillation une partie de l'esprit de vin, qui aura servi à faire cette teinture, laquelle se donnera dans quelque liqueur convenable.

Si on le donne en infusion, il la faut faire avec le vin, ou avec quelque autre liqueur. Voicy l'exemple d'une infusion faite avec le vin. Il faut prendre quatre pintes de vin blanc ou de vin rouge, celuy des deux qui aura moins de vert, & qui aura plus de delicatesse que de force: on y mettra pour les quatre pintes une once & demie ou environ de Quinquina mis en poudre assez subtile, demy poignée de fleurs de petite Centaurée, demy once du sel de la même plante, deux gros de bon tartre blanc, ou au lieu de ces deux sels deux ou trois gros de sel ammoniac bien pur, demy once de bois de sassafras coupé par petits morceaux, ou deux gros de

graine de geniévre,ou l'un & l'autre ensemble. On fera infuser le tout l'espace de vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes, dans un vaisseau bien bouché : en suite on passera l'infusion pour s'en servir.

Si on veut que l'infusion soit faite avec quelque autre liqueur, la preparation qui suit pourra aussi servir d'exemple, pour les occasions dans lesquelles on jugera à propos de la preferer à la precedente.

On prendra deux pintes des eaux qui sont en usage pour les fiévres, comme de celles de fenoüil, de persil, de petite centaurée, ou de quelqu'autre qui soit un peu spiritueuse : on les aiguisera d'une cueillerée d'esprit de vin pour chaque pinte, ou de la teinture même du Quinquina : Il faut y mettre une once & demie de Quinquina en poudre assez sub-

tile, deux pincées de fleurs de petite centaurée, trois gros de son sel. On mettra le tout sur un bain de sable, dans un vaisseau de rencontre bien bouché, & à petit feu, pendant vingt-quatre heures; on en tirera la teinture à laquelle on joindra celle de huit à dix grains de laudanum faite avec les eaux distilées & l'esprit de vin.

Mais si avec l'utilité on veut chercher aussi ce qu'il y a de plus facile & de moins desagreable, on trouvera dans les preparations suivantes tout ce qu'on peut souhaitter là dessus. Au moins par ces manieres, il n'y aura pas d'Apotiquaire qui ne puisse avoir du remede toûjours prest à donner suivant les ordres des Medecins.

On metra dans un tonneau plein de vin, du Quinquina mis en poudre; dont la quantité, sur autant de pintes de vin, sera de trois gros à demy-once, selon que l'on vou-

dra avoir la boiſſon plus ou moins forte, de la petite centaurée, du bois de ſaſſaffras, ou des grains de geniévre, du ſel Ammoniac;le tout à proportion des pintes de vin que tiendra le tonneau ; en obſervant pour cela les mêmes dozes qui ont eſté données dans l'infuſion cy-deſſus. On remüera le tonneau plu-ſieurs fois pendant quelques jours, en le roulant d'un côté & d'autre pour faire un parfait mélange de tout, & y exciter une fermen-tation, qui quoy que legere ne ſera pas inutile : puis on le laiſſera repoſer & éclaircir.

Cette autre preparation ſera ſemblable à la precedente ; excepté qu'elle ſe fera dans le temps des vendanges, meſlant les mêmes choſes avec le vin lors qu'on le fait cuver : & afin que rien ne ſe perde de ſa vertu, il faut faire cuver le vin avec le Quinquina & ce qui y eſt adjoûté dans le même

tonneau où on veut conserver le remede. On remüera souvent, ou on roulera le tonneau de fois à autres autant de temps que le vin demeurera à cuver : puis on laissera éclaircir le tout.

Ceux qui sçavent les effets de la fermentation connoîtront bien l'utilité de celle-cy, puis qu'elle servira à detacher les parties les plus subtiles & les plus actives d'avec les plus grossieres, & les plus materielles, tant du vin, que du remede. Ainsi sa vertu & son action en sera plus forte, sans qu'il soit besoin, d'y ajoûter aucuns sels, comme aux autres preparations, ny d'autres agens, que ceux qui sont dans le vin ; qui feront en même temps la fermentation du vin & du remede, & serviront à augmenter son activité & sa penetration.

On peut faire aussi l'infusion avec des liqueurs moins spiritueu-

ses que le vin, comme la ptisanne commune, l'eau la biere, &c. pourveu qu'on y mette un peu plus de Quinquina, & quelques sels aperitifs ou autre chose qui aide à la liqueur à se bien charger de la teinture, & que le vaisseau soit bien bouché.

Ce sont les préparations dont je me suis servi tres-heureusement selon les sujets. Ie préfere pourtant celle du vin, & n'avance rien qui ne soit fondé sur un grand nombre d'experiences.

DE L'ACTION *du Remede.*

ON ne doit pas s'attendre que j'explique à fonds & sans laisser de difficultez, la maniere dont agit le Quinquina. La nature nous l'a cachée, de même qu'elle a fait celle de plusieurs autres de ses productions. Ie me contenteray de donner mes conjectures le

mieux qu'il me sera possible. Mais avant cela, il est necessaire de donner une idée generale, du sujet sur lequel il agit. Il faut donc se representer que la fiévre est un boüillonnement ou une fermentation extraordinaire excitée dans la masse du sang ; Que cette fermentation contre nature altere ce sang, en trouble le mouvement, & pervertit l'économie de tout le corps ; Que le principe ou la cause immediate de cette fermentation est un mauvais levain qui tient de l'aigre ou de l'acre & qui infecte & agite les humeurs de differente maniere, d'où naist la difference des fiévres, & la division qu'on en peut faire en intermittentes en continües & en accidentelles ou symptomatiques.

Dans les fiévres intermittentes ce levain vient souvent de quelque portion d'un mauvais chyle ou des alimens que nous avons

pris, dont le premier degré de corruption est de contracter une aigreur fermentante qui excite la fiévre. Ces sucs étrangers ne pouvant avoir de liaison avec le reste de la masse du sang, y causent du boüillonnement & du trouble, jusqu'à ce qu'ils soient, ou changez, ou separez des autres humeurs.

Dans les fiévres continuës ce même ferment acide s'engendre des mêmes alimens, ou bien des humeurs qui roulent aussi dans le sang: il y augmente son acreté par ces mêlange, & à mesure qu'il circule avec la masse du sang, il y cause cette violente effervescence qui fait la continuité & la grandeur de la fiévre, en mettant le desordre & la desunion dans toutes les parties du sang, dont les plus spiritueuses se détachant des plus grossieres, se mettent dans un mouvement & dans un degré d'exaltation entierement contre

nature, ce qui ne ceſſe que lors que ces eſprits impetueux ſont parfaitement calmez ou diſſipez de quelque maniere que ce puiſſe eſtre.

Enfin dans les fiévres accidentelles, ſous leſquelles il faut comprendre les fiévres lentes, ou les fiévres d'obſtruction, celles qui ſurviennent par des fluxions ou par des dépoſts d'humeurs ſur quelque partie, les fiévres malignes qui enferment la rougeole, la petite verole, le pourpre &c. Dans toutes ces fiévres dis-je qui ne proviennent que de la coagulation de quelques parties du ſang, & de la trop grande fluidité des autres, comme on le pourroit montrer en détail ; ce même ferment en eſt la cauſe, en ſeparant les parties les plus tenuës & les plus ſubtiles de la maſſe du ſang, d'avec les plus groſſieres & les plus épaiſſes. Ces particules ainſi

desunies par lacreté ou lacidité de ce ferment s'entre choquent & se combatent. Les unes se figent, se coagulent, demeurent sans mouvement, & croupissent dans quelques endroits du corps; & les autres se mettent en plus grande agitation, & roulent avec plus de precipitation dans les vaisseaux. Ainsi la circulation naturelle & le mouvement égal du sang est interrompu & troublé, & cette interruption ne cesse que par la réünion & le calme de ce qui y peut retourner, ou par la dissipation de ce qui ne peut changer de nature, & sur tout par la destrution de ce ferment comme de la cause de tout le desordre des parties du sang & de l'irregularité de ses mouvements.

Ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide, comme de la principale cause de toutes les fiévres se pourroit prouver par les

effects, c'est à dire, par tous les accidents qui arrivent aux fiévres. C'est sans doute ce levain qui à l'entrée des intermittantes y cause le froid, les frissons, les lassitudes douloureuses, les difficultez de respirer, soit en irritant & picquant par son acreté toutes les parties sensibles, soit en retardant la circulation du sang, par le reserrement de ses parties, & la constriction des vaisseaux & des parties membraneuses, ce qui est le propre de l'acide ou de l'acre. L'ardeur, l'excez de la soif, les douleurs de teste, les inquietudes, les agitations, les mouvements convulsifs même viennent de l'acrimonie & d'une plus violente action de ce levain sur les humeurs; ce qui y cause un plus grand combat, une plus forte effervescence & un mouvement circulaire plus prompt. Cela dure jusqu'a ce que le levain s'en aille par les sueurs ou s'exhale

par la transpiration. Ainsi la fiévre cesse, parce que la cause en est dissipée.

C'est par cette raison que les sueurs qui sentent l'aigre, ou qui sont accompagnées de rougeurs & de cuisson à la peau sont plus critiques que les autres, & marquent que cet aigre ou cet acre est emporté pour ne plus produire de nouvelles fermentations : ces pustules même qui paroissent aux levres & aux autres parties du visage, sont des indices de la sortie de ce levain, & quelque petites qu'elles soient n'en sont pas moins des marques presque indubitables de la descharge qui s'en est faite par toute l'habitude du corps.

On pourroit encore tirer des preuves de la même chose dans les fiévres accidentelles ; les obstructions, les deposts d'humeurs, les marques de malignité qui paroissent sur la peau dans la petite verole

verole rougeole, pourpre, &c. ne peuvent étre que des effets de cet aigre qui coagule les humeurs, en interrompt le mouvement & les arrête dans les lieux où elles ne devroient pas s'arrêter.

Si ces preuves ne nous menoient pas trop loin, nous ferions voir aisément qu'on ne peut attribüer aucun de ces effects à une autre cause qu'à celle-là, du moins on ne le peut faire sans que ce levain y ait la meilleure part, ou sans qu'il l'emporte sur les autres causes par sa force, & par la vigueur de son action, s'il ne le fait par sa quantité ; je n'en excepte pas la bile, qu'on accuse presque toûjours de tous les desordres, & de tous les accidens des fiévres. Elle domine souvent sur les autres humeurs, sans produire aucun mouvement de fiévre, comme cela se void en plusieurs maladies, par exemple dans la jaunisse, ou cet-

te bile communique sa teinture, dans un souverain degré, au sang & à toutes les parties du corps, sans que la fiévre s'y joigne toûjours, ou qu'elle y soit considerable; ce qui feroit croire, pour le dire en passant, que cette bile seroit moins la cause que l'effect de cette fermentation, ou que du moins elle ne la peut produire sans le mélange de ce ferment, tel que je le viens de dire.

Apres avoir raisonné sur les effects de ce levain, si on vouloit l'examiner en luy méme, en faisant l'anatomie du sang, pour voir si effectivement il y doit dominer au temps de la fiévre on trouveroit peut-étre dans cet examen la même chose qu'un Medecin de Dannemarc tres-sçavant & tres-curieux a remarqué dans la distillation qu'il a faite du sang de quelques febricitans, qu'il s'y rencontre moins de sel Volatil, que dans celuy des personnes saines,

dont on pourroit inferer qu'il y auroit alors plus de parties acides & acres, qui prennent la place des parties Volatiles & ſpiritueuſes : De même qu'il arrive aux vins qui ſe tournent en vinaigre ; ce qui ſe fait tant dans le vin que dans le ſang, par la diſſipation des eſprits, & par l'augmentation ou la multiplication de leurs parties acides, dont la maniere eſt aiſée à concevoir, à ceux qui ont les veritables principes de la chymie.

Apres ce que j'ay dit, on pourra plus aiſément comprendre de qu'elle maniere ce remede agit ſur la cauſe des fiévres ; ſi on ſuppoſe encore ce qui eſt vray, qu'il eſt composé de parties ſubtiles piquantes & améres, jointes à quelque aprêté legerement aſtringente. L'amertume combat & mortifie le levain des fiévres (comme on void en pluſieurs exemples que l'a-

cide & l'Amer ne peuvent se joindre sans changer tous deux de nature) & empesche ou détruit la coagulation des humeurs. L'aprêté & la legere astriction, calme & dompte leur boüillõnement & leur agitation, en fortifiant en même temps les parties où le levain des fiévres avoit fait quelque impression.

Sur ces principes on peut dire que dans toutes les fiévres indifferemment ce remede peut combatre mortifier & resoudre ce mauvais levain, qu'il l'altere & qu'il le change, ou qu'il aide la nature à le chasser hors du corps, par quelque voye ou sensible ou insensible. On peut étendre son action à la fiévre continuë aussi bien qu'a l'intermitante, ce levain étant comme j'ay dit presque de même nature dans les unes que dans les autres, & ne differant que de quelques degrez de fermentation & d'activité, en sorte que les divers foyers ou on pretend que les

fiévres s'allument, ou les differents ſieges qu'elles occupent, n'empeſchent pas que le remede ne porte ſa vertu par tout & ne dompte ce levain, quelque difficile qu'il ſoit à détruire. C'eſt ce qu'il ſeroit aiſé d'appliquer en détail à toutes les fiévres, puis que c'eſt toûjours le même levain acide ou acre, qui les cauſe, comme je l'ay prouvé par ſes effects: mais chacun peut faire cette application ſans qu'il ſoit beſoin de m'étendre davantage la deſſus.

Au reſte, ce que je viens de dire de la vertu du remede, n'eſt pas ſeulement veritable à l'égard du Quinquina, qui en eſt le principal ſujet; on le peut auſſi dire de la petite centaurée qui y eſt ajoutée: elle eſt amere, aperitive, deterſive, & legerement aſtringente, de ſorte que poſſedant des qualitez approchantes de celles du Quinquina, elle doit du

moins l'aider dans ſon action. En effect, l'experience a appris que quand ces deux remede ſont joints enſemble, on eſt encore plus aſſuré de la gue.iſon : on a méme veu pluſieurs fois la ſimple decoction de la petite centaurée guerir des fiévres aſſez opiniâtres. I'ajoute le ſel de la même plante, & le tartre blanc, qui étant mélez enſemble changent tous deux de nature, & ſe fortifient l'un l'autre dansleurs actions (comme il arrive à ces deux natures de ſel nommez acides & alkali) pour porter par toutes les parties leurs facultez aperitives & deterſives, auſſi bien que celles des autres remedes, & entrainent avec eux la matiere du levain des fiévres.

Ce que je dis de ces deux ſels ſe peut dire auſſi du ſel ammoniac qu'on peut leur ſubſtituer, & qui eſt un composé de ſel acide & de ſel alkali, comme chacun le

ſçait. Le ſaſſafras & les grains de genievre y ſont encore ajoutez pour donner vigueur à l'eſtomach, qui eſt ſouvent le ſiege des plus faſcheux accidents de la fiévre.

On ſe ſert du vin comme d'une liqueur propre a tirer la vertu des remedes, & à la porter dans les lieux où elle doit agir. Il n'importe pas de quelle couleur il ſoit, pourveu qu'il n'ait pas de vert ou d'aigreur, comme j'ay dit, ce qui ſeroit contraire à ſon action.

Il faut auſſi donner la raiſon pour laquelle j'ay ajouté le Laudanum à une des préparations de ce remede. Il aide à calmer inſenſiblement l'impetuoſité des eſprits, & fait tranſpirer la matiere du levain, comme par ſon amertume & ſon aſpreté il aide au Quinquina à le combattre. Et c'eſt ſans doute pour le dire en paſſant par la connoiſſance de la vertu des Narcotiques qu'Hippocrate s'en

est servy pour la guerison des fiévres intermittentes, & que de grands praticiens se servent du Laudanum pour le même sujet, le donnant dans ces fiévres un peut auparavant l'accez, & dans les continuës au temps du plus grand relâche : jusque-là que des Auteurs qui ont écrit des livres entiers des Vertus de l'Opium, & de ses usages, assurent que par des remedes où il entre comme le principal agent, ils ont gueri un tres-grand nombre de fiévres. Mais comme il n'est pas d'une absoluë necessité de joindre ce remede au Quinquina; je n'en propose qu'un exemple dans les preparations: chacun en usera de la maniere qu'il le jugera à propos, donnant en cela davantage à ses propres experiences qu'à celles des autres. je puis seulement assurer que dans une aussi petite dose que je l'ajoute, il ne peut pas produire au-

cun fâcheux accident de tous ceux que les Medecins ont ſujet de craindre, quand on ne le donne pas de la maniere dont il doit étre donné, & qu'au contraire il y a des occaſions où il eſt tres-utile de l'ajoûter au remede comme je le diray, en parlant de l'uſage du Quinquina.

Voilà ce que j'avois à dire ſur les vertus & ſur l'action du Quinquina, ſi on m'objecte qu'il y a d'autres remedes dans la nature qui poſſedent en apparence les mêmes qualitez, & qui pourtant ne produiſent pas les mêmes effects, je répondray de bonne foy, qu'il y a quelque choſe de particulier dans l'aſſemblage des qualitez de ce remede, qui luy donne le pouvoir ſingulier de détruire la fermentation des fiévres; que cet aſſemblage où la contexture de ſes parties nous eſt etierement inconnuë; & que nous ne connoiſſons

pas non plus en quoy consiste precisément la fermentation qu'il doit éteindre. Et sur cela on peut conclure que ce remede agit sur cette fermentation par des ressorts qui nous sont cachez, & qui feront toûjours le sujet de nôtre admiration.

L'VSAGE DV Remede.

JE viens maintenant à l'usage du remede, apres avoir fait quelques observations sur les choses qu'on doit mettre en pratique avant que de s'en servir, & apres s'en étre servy.

La premiere observation regargarde la saignée. Il est constant qu'en plusieurs occasions on ne peut se dispenser d'y avoir recours avãt que de se servir du remede:

Il faut néanmoins prendre garde que le mauvais uſage qu'on en pourroit faire épuiſeroit les forces, & altereroit les fonctions des parties, ce qui ſeroit capable d'empeſcher ou de retarder l'action du remede, qui ne pourroit dans ce deſordre faire aiſément une aſſes forte impreſſion de ſa vertu. Auſſi eſt-il vray que des perſonnes épuiſées par les remedes ordinaires, auſſi bien que par la longueur de la maladie, ont eu beſoin pour étre parfaitement rétablies de ſe ſervir plus long-temps de celuicy. Il faut donc en cette rencontre ſe laiſſer conduire par un habile Medecin, qui ſçaura uſer à propos de la ſaignée, pour vuider les vaiſſeaux lors qu'ils ſe trouveront trop pleins, & pour diminüer le trop grand boüillonnement du ſang : apres cela il eſt indubitable qu'on donnera le remede plus ſeurement, & avec un plus

prompt & un plus heureux succez.

La seconde chose à observer regarde la purgation, laquelle est necessaire avant que de prendre le Quinquina, lors qu'il y a beaucoup d'impureté dans le bas ventre, & que les premieres voyes ne sont pas libres; ce sont des obstacles au remede qui ne doit rien trouver qui l'arrête en son chemin. Cependant il est tres-vray qu'il n'est pas necessaire pour le donner qu'on ait épuisé toutes les mauvaises humeurs, pour ce qu'apres avoir fait cesser par le remede leur fermentation & par consequent la fiévre, les purgatifs emportent sans peine toute la matiere qui entretenoit cette fermentation & cette fiévre, de sorte qu'apres peu de saignées & peu de purgations, il faut donner le remede, & ensuite se servir des purgatifs de la maniere que je le diray dans la suite.

La troiſiéme obſervation regarde le regime de vivre. Car encore que ſans en obſerver aucun on pût guérir par le moyen de ce remede, c'eſt un tres-grand abus de mépriſer les reglés du boire & du manger, en un temps ou la fiévre affoiblit les parties & en trouble les fonctions ; & il ne faut pas s'imaginer que par l'uſage de ce remede on ſe mette au deſſus de tous les deſordres que le mauvais regime peut cauſer ; outre cela, le ſang étant infecté de méchans ſucs que les mauvais alimens y auroient gliſſez, ne ſeroit plus ſi propre à recevoir l'impreſſion du remede qui demande, autant qu'il ſe peut, un ſang plein d'eſprits & dégagé de ces impuretez. De plus il eſt tres-à propos de donner de la nourriture qui ait quelque rapport avec le remede, & qui ſe joigne à luy pour détruire plus aiſément le levain de la fiévre. C'eſt pourquoy il y a quel-

ques fiévres dans lesquelles on peut donner un peu de vin, & retrancher quelque chose des alimens trop rafraichissans, pour se servir de ceux qui par leur chaleur temperée, & par leur facile distribution, peuvent en quelque sorte aider le remede à dissiper le ferment des fiévres & à empescher ses mauvais effets. Il faut donc eviter comme contraire au remede tout ce qui se digere & se distribüe mal; & tout ce qui est aigre, ou ce qui se peut aigrir ou corrompre facilement, comme sont les laitages, les ragouts, les légumes, les fruits &c. & en general tout ce qui peut servir à augmenter la matiere du ferment, & à boucher les passages par ou elle doit sortir. En un mot il faut suivre exactement ce que les Medecins doivent prescrire en de pareilles occasions, bien que la bonté & la vertu du medicament permettent quelque fois de passer

par dessus les regles de la medecine.

Enfin la quatriéme observation regarde l'usage du remede en general. Pour le donner avec toute l'exactitude possible, on doit avoir égard à la qualité des accez, à leur force plus ou moins grande, aux accidens qui les accompagnent, au temperament, & à la constitution du malade, à l'âge, au sexe, à la saison; & à d'autres choses qui peuvent changer la maniere de le donner, mais qui pourtant n'empeschent pas qu'on ne le donne. Par exemple dans un temperament fort chaud, dans une constitution delicate, à un enfant &c. Il en faut diminüer la dose, en donner moins souvent & plus leng-temps; si c'est avec le vin il faut affoiblir par le mélange de quelque liqueur ou de quelques eaus convenables, ce que je diray plus en détail dans la suite; bien que sans ces précau-

tions & ces regles, quelque essentielles qu'elles soient, on ne le laisse pas souvent de guerir, comme je l'ay dit en parlant du régime de vivre, & comme l'experience l'a souvent fait connoître.

Apres ces observations generales il faut expliquer de quelle maniere ce remede se peut appliquer à la guérison de toutes les fiévres, & quel en doit étre le vray & le legitime usage. Pour le faire avec plus de brieveté, je ne parleray que de la maniere de donner le remede en liqueur, & avec le vin; ce qui se pourra étendre aisément à l'usage de toutes les autres préparations.

Pour commencer par les fiévres intermittentes; ayant supposé que le malade est bien preparé, que la plenitude est ostée par la saignée, les impuretez du bas ventre emportées par la purgation & les voyes ouvertes par quelques autres remedes; & ayant laissé passer

quelques accez pour voir ſi la fiévre ne pourra pas être guérie par ces remedes generaux, & par la nature même qui eſt toûjours la meilleure voye; tout cela, dis-je, ſuppoſé; on commencera dans les fiévres tierces à ſe ſervir du remede à l'iſſuë de l'accez, & on le continuera de quatre heures en quatre heures, ou de cinq en cinq, & même plus loin à loin ſelon la force de l'infuſion du remede, ou la longueur de l'intervalle d'un accez à un autre; pourveu que pendant ce temps le malade en puiſſe prendre la quantité neceſſaire pour ſa guериſon. Chaque priſe ſera de quatre à cinq onces.

Apres le retour de l'accez, qui pour la premiere fois ne laiſſera pas de revenir, quoy qu'on ait pris le remede, on continüera de la même maniere qu'auparavant, jusqu'au temps de l'autre accez qui ne doit pas revenir, ſi on a

obſervé regulierement tout ce qui eſt preſcrit : & pour empeſcher abſolument le retour de la fiévre, on continuera le remede pendant huit ou dix jours, deux ou trois priſes par jour, le matin, le ſoir, & en ſe mettant au lit ; & pendant huit autres jours on n'en prendra qu'une fois par jour, ou le matin ou le ſoir, pour empeſcher le retour. Que ſi nonobſtant toutes ces précautions la fiévre ne laiſſoit pas de revenir au bout de quelques jours (ce qui eſt pourtant fort rare quand on a obſervé ce que je viens de dire, il faudra recommencer le remede de la maniere qu'on aura fait la premiere fois, & la fiévre ne reviendra plus. Au reſte il ne faut pas oublier de dire, que dans les fiévres tierces il n'eſt pas neceſſaire d'obſerver un grand regime de vivre dans l'entre-temps des accez ; ſur tout, s'ils ſont courts &

moderez ; on peut permettre l'usage des alimens solides, & celuy du vin pour les raisons que j'ay dites cy-dessus.

Il n'est pas besoin de donner d'autres regles pour la fiévre double tierce. C'est à la fin d'un accez qu'il faut commencer à donner le remede, & il faut continüer de la même sorte jusqu'a ce que la fiévre soit guerie, ce qui arrive d'ordinaire au second accez ou au plus tard au troisiéme. On doit seulement observer que si les accez sont fort longs & fort violents, il faut pour la nourriture s'en tenir aux boüillons & aux œufs, au lieu qu'autrement on en pourroit user cōme dans les fiévres tierces.

La fiévre quarte & double quarte ne demandent pas de nouvelles regles. Dans la quarte on à tout le temps necessaire pour donner le remede, puis qu'on a deux jours entiers pendant lesquels on le don-

ne ſans interruption, dans les mêmes diſtances qu'aux fiévres précedentes, & la fiévre s'éteint de même au ſecond ou troiſiéme accez. I'en dis autant de la double quarte, & j'ajoûte que c'eſt ſur tout dans ces fiévres que les alimens les plus rafraichiſſans & les plus humectans ne ſont pas les meilleurs, & qu'au contraire le vin & les viandes plus ſolides ſont plus de ſaiſon ; pour ce qu'y ayant plus d'acidité à combatre dans les humeurs, il faut des choſes plus ſpiritueuſes & plus ſolides pour la mortifier & la corriger.

Au reſte les principales remarques qu'il y a à faire dans toutes les fiévres intermittentes, ſont qu'il faut donner le remede ſi à propos & avec tant de diſcernement que rien ne s'oppoſe à ſon action, & qu'au contraire tout contribüe à la faire reüſſir. Pour cela il eſt bon d'attendre que les premiers boüil-

lons de la fermentation ſoient un peu calmez, ſur tout lors que les accez ſeront longs & violents ; car s'ils étoient mediocres, on pourroit d'abord, pour empeſcher les progrés du levain, donner le remede avec un heureux ſuccez, & même ſans grande préparation ; & en cette occaſion le remede à moins d'obſtacles à ſurmonter, & peut aiſément mortifier le levain de la fiévre, & effaçer les impreſſions qu'il aura faites.

En ſecond lieu. Il ne le faut pas donner à l'entrée de l'accez, comme on l'a donné juſqu'à preſent, parce que c'eſt exciter un combat entre le remede & le levain, qui eſt alors dans la force de ſon action, & que c'eſt fatiguer le malade ; au lieu que laiſſant paſſer ce mouvement de la fiévre on prend le temps du calme pendant lequel le remede ſe mêlant avec toute la maſſe du ſang, luy com-

munique sans resistance toute sa teinture & toute sa vertu, & aide insensiblement à la nature à surmonter la cause de la fiévre & à se rendre la maîtresse.

C'est dans la même veüe qu'il faut le donner plûtôt en bruvage qu'en forme solide, afin de le faire passer plus aisément par tout; on le donne aussi à plusieurs reprises pour produire peu à peu le même effet, & corriger doucement le vice que les humeurs ont contracté; on le donne même fort à propos deux ou trois heures apres le repas, parce que dans ce temps-là il s'unit avec une partie du chyle, qui par ce moyen entre comme un nouveau baume dans la masse du sang, la corrige, & la renouvelle.

C'est donc par ces manieres de donner ce remede, qu'on s'assure de la guerison, & qu'on en peut aussi prédire le temps, puis que

d'ordinaire la fiévre ne revient pas le jour de l'accez, qu'on conteroit depuis le commencement de l'usage du remede pour le second accez. Et pour faire une prediction encore plus juste, l'experience m'a appris, que quand la fiévre doit finir en ce temps-là l'accez qui suit les premieres prises du remede est toûjours different de celuy qui en a precedé l'usage; qu'il est par fois plus long, mais souvent plus court; qu'il prend à d'autres heures qu'il n'avoit fait auparavant; ou que les accidents qui l'accompagnent sont differents de ceux des autres accez: alors on peut dire comme indubitablement que que celui-cy sera le dernier, ou que celuy qui le suivra ne sera s'il faut ainsi dire que l'ombre d'une fiévre. Ces changemens font voir que le levain de la fiévre est emporté par le remede, au lieu que s'ils n'arrivoient pas, ou qu'ils

fuſſent fort mediocres, on pourroit conclure de là que ce levain ne ſeroit pas encore ſurmonté, & qu'il ſeroit à propos d'augmenter la force du remede, ou d'en multiplier les priſes puor éviter le retour de quelques accez qui ſeroient pourtant en fort petit nombre, quand même on ne changeroit rien à l'uſage du remede.

Pour ce qui eſt des fiévres continües, il eſt conſtant qu'elles demandent encor plus de circonſpection que les fiévres intermittentes : il faut ſuivant les ordres de la bonne medecine avoir ſuffiſamment ſatisfait aux regles generales, tant à l'égard de la ſaignée & de la purgation que des autres remedes qui ſe pratiquent en telles occaſions : en un mot, ce ſera apres que le malade y aura eſté bien préparé, & que la plus grande violence de la fiévre ſera éteinte. En ce cas je puis aſſurer que ce remede appaiſera

appaiſera inſenſiblement la fermentation des humeurs.

Il faut pour cela le donner dans le plus grand relaſche de la fiévre en plus petite quantité & à moins de repriſes ſi l'infuſion eſt forte, plus frequemment & en plus grande doze ſi l'infuſion eſt foible, ſi le vin a boüilly, s'il eſt temperé avec quelque liqueur convenable, ou ſi l'infuſion n'eſt faite qu'avec de la tiſanne ou de leau. C'eſt auſſi dans les fiévres continües de même que dans les intermittentes qu'on ſe ſert tres-utilement de la liqueur ou entre le Laudanum, lorſque les redoublemens ou les accez ſont violens, & qu'il s'agit d'appaiſer la grande fermentation qui en eſt la cauſe; obſervant ſur tout les précautions qui ont déja eſté touchées, & qu'on laiſſe à la prudendence du Medecin. Car pour le dire une fois pour toutes, ce remede ne demande pas moins que

les autres la conduite d'un Medecin habile, qui le doit regler dans toutes les fiévres, & principalement dans les continües.

Il reste encore à parler de l'usage du remede dans les fiévres accidentelles, au rang desquelles je mets d'abord les fiévres lentes. L'experience a appris que le remede agit sur elles comme sur les autres, pourveu qu'elles ne soient pas trop inveterées, ou qu'elles ne dependent pas d'un vice considerable de quelque partie principale ; en ce cas il y a peu ou point de remede ; on n'en doit attendre que dans celles qui sont dans leur commencement, & qui ont encore du rapport avec les autres fiévres par leurs redoublemens periodiques, ou par d'autres signes qui marquent que la fiévre fait moins d'impression sur les parties que sur les humeurs.

En cette occasion l'on usera du

remede à peu prés de la même maniere que j'ay dit pour les fiévres continües, & quand par ce moyen la fermentation ſera appaiſée, ou du moins fort diminüée, les remedes qui oſtent la matiere des obſtructions & la cauſe éloignée de la fiévre, agiront incomparablement mieux & avec plus de ſureté.

Dans les fiévres qui accompagnent le dépoſt de quelques humeurs ſur des parties, il eſt certain que le propre du remede étant d'empeſcher & de reſoudre la coagulation des humeurs, & de leur redonner leur premier mouvement, il dégagera la partie du poids qui l'opprime, & détournera le cours de ce qui s'y porte, & en même temps il faira ceſſer l'ébullition des humeurs, ou du moins il y contribüera beaucoup avec le ſecours des autres remedes.

Enfin le même remede ne man-

quera pas à produire son effet dans les fiévres malignes, ou le ferment acide domine plus que dans toutes les autres, comme les accidens le font voir à ceux qui y font reflexion : il dissipera & écartera ce mauvais levain, & avec l'aide des cardiaux & des spécifiques ordinaires, il le fera transpirer ou passer par les voyes que la nature luy fournira.

Mais pour ne rien oster au remede de son pouvoir, il a encore cecy de particulier, suivant ce que l'experience a appris plusieurs fois, qu'il emporte dordinaire la plus grande partie des accidens qui accompagnent les fiévres, comme sont les gonflemens & les tensions douloureuses du bas ventre ; les embarras du foye & de la rate & d'autres parties ; les pertes d'appetit ; les indigestions ; les flux de ventre ; & autres desordres qui se trouveront entierement dissipez dans

le même temps de la guerison de la fiévre : ce qui ne sera pas difficile à concevoir, quand on fera encore reflexion sur les qualitez de ce remede ; puisque par son amertume, par son austerité, & par son astriction, il doit resserrer & fortifier toutes les fibres des parties, & leur donner assez de vigueur pour rejetter tout ce qui leur est étranger, en même temps que par sa faculté déterfive & aperitive, il emporte toutes les matieres d'obstrution, tantost par un endroit tantost par un autre, selon les differens mouvemens de la nature.

Pour finir l'usage de ce remede, il faut encore dire quelque chose des autres manieres de le donner. Si on veut donner le Quinquina en teinture, en bol, ou en extrait, il le faut faire prendre dans le même temps que je l'ay dit au sujet des fiévres intermittentes, à moins que dans une fiévre peu considerable

& dans un bon ſujet, on ne ſe veuille contenter de le donner cinq ou ſix jours de ſuite, une fois ſeulement par jour, dans le temps de l'intermiſſion, & s'en tenir là pour épargner la delicateſſe du gouſt du malade. Il arrive ſouvent qu'il guerit ſans en prendre davantage. Ainſi par exemple la teinture étant donnée à chaque fois par cuillerées, la poudre par demy dragmes, ou l'extrait encore en moindre quantité, on ſatisfait bien plus le malade. Loin de mépriſer cette pratique je l'étimerois davantage, ſi elle étoit auſſi aſſurée que celle ou on donne le remede plus frequemment & en plus grande quantité.

I'adjouteray encor un mot au ſujet des purgatifs dont on ſe doit ſervir apres la gueriſon de la fiévre. Il faut les donner peu de jours apres, lors qu'on eſt aſſuré que la fermentation eſt entieremẽt étein-

te, ou si on les veut donner aussi-tost apres la guerison, il faut qu'ils soient pris avec l'infusion du Quinquina, si on les donne en bruvage; ou avec la poudre ou l'extrait, si on les donne en bol ou autrement. Il est aussi à observer qu'ils ne doivent pas étre des plus rafraichissans, non plus que la liqueur dans laquelle on les donne commme la casse ou le petit lait; &c. ny donnez dans une grande quantité de bruvage, de peur d'oster trop tost le caractere du remede imprimé dans le sang. Il est encore à propos pour la même raison de donner ces purgatifs en petite doze, & les donner plus frequemment, comme tous les jours ou de deux jours l'un, pour emporter peu à peu les mauvaises humeurs, sans toucher aux bonnes qui sont empreintes de la vertu du remede.

Cependant si on veut en même temps satisfaire le goust ou l'incli-

clination du malade, & agir avec plus de seureté, on peut faire prendre ces remedes de cette maniere, mais les donner plus frequemment, ou à peu pres comme ceux qu'on donne en bruvage pour en avoir le même effet.

RESPONSES *aux objections contre le Remede.*

CE que je viens de dire des vertus de ce remede ne seroit pas assez bien étably, si je ne répondois aux objections qu'on peut faire, lesquelles jéteront d'abord des scrupules, dans l'esprit de ceux qui n'auront pas encore un parfait usage du Quinquina.

La premiere objection leur pourra faire plus de peine que les autres. Que devient dira-t'on, toute

là matiere des fiévres, quand le remede ne fait aucune évacuation ſenſible ? ne doit-t'on pas craindre que cette matiere ne ſe rallume, ou qu'elle ne faſſe de nouveaus deſordres, pires quelquefois que ler premiers ? Elle eſt fixée ou precipitée pour un temps ; mais elle n'eſt pas évacuée, & ce qui en demeure ſert de levain pour produire de nouvelles fermentations : ainſi ce n'eſt qu'une gueriſon imparfaite, ou plûtoſt une ſuſpenſion de fiévre qui eſt ſujete au retour.

Pour répondre, il ne faut que conſulter l'experience & la raiſon. La premiere fait voir en tous ceux qui uſent de ce remede, de la maniere que je l'ay dit, tout le contraire de ce qu'on apprehende ; puis qu'il y en a tres-peu qui ne ſoient gueris ſans retour & ſans aucuns accidens.

La ſeconde appuyra encore fortement ces experiences ; elle eſt

fondée sur la vertu du remede, & sur les mouvemens ordinaires de la nature. Bien loin que le remede ait des facultez qui fixent ou qui precipitent & retiennent les humeurs, il en a de tout opposées comme je l'ay fait voir. Il dissout & dissipe le levain des fiévres, & en même temps il ouvre les passages & les conduits; en suite de quoy la nature pousse aisément la matiere du levain, & les humeurs par des voyes qu'elle seule sçait trouver; soit par le ventre, soit par les urines ou les sueurs, ou seulement par la transpiration, selon que cette matiere est ou plus terrestre & plus grossiere, ou plus déliée & subtile; à quoy la nature peut-étre aidée par quelques remedes qui tendent à la fin qu'elle se propose, sur tout lorsque la fermentation de la fiévre est entierement èteinte, & qu'il n'y a plus qu'a vuider la matiere qui la produisoit.

Ajoutez à cela, pour satisfaire ceux qui ne sont pas contens, s'ils ne voyent des évacuations qui frapent leurs sens, que souvent il n'y a pas tant de matiere à évacuër qu'on se persuade, & que quand la fermentation des humeurs est cessée la plus grande partie de ces humeurs se tempere & se rectifie par la nature même qui en fait alors un bon usage. Et c'est en cette occasion qu'on peut dire que le ferment des fiévres, en quelque petite quantité qu'il puisse estre, n'altere pas seulement toutes les humeurs, mais aussi tous les alimens qu'on donne au malade, & qu'au contraire ce ferment estant éteint, la corruption de ces mêmes humeurs & de ces alimens cesse : la nature chasse hors du corps ce qui luy nuit ; elle corrige le reste, & le fait servir au restablissement de la santé ; au lieu qu'auparavant tout tendoit à sa destruction.

Ie n'en veux pas d'autre exemple que celuy de quantité de gens qui n'usant d'aucuns remedes ne laissent pas apres des accez ou des redoublemens tres-violents, de se trouver tout d'un coup gueris de la fiévre, sans qu'il se fasse ny par la nature ny par l'art aucune évacuation sensible,& sans qu'il en arrive de mauvaises suites.

On peut dire encore contre cette objection, que si les autres remedes qu'on employe ordinairement pour la guerison des fiévres ne fixent pas les humeurs comme on pretend que celui - cy fait, ils ont des effets beaucoup plus mauvais lors qu'ils sont trop souvent reïterez : les forces s'épuisent, l'action de l'estomach & des autres parties s'afoiblit, les digestions demeurent imparfaites, & ainsi il se fait une continuelle generation de mauvaises humeurs, ce qui entretient souvent la cause des fiévres

plus

plus qu'il ne la détruit ; au lieu qu'ayant recours à ce remede on évite tout d'un coup tous ces inconveniens, sans qu'il y ait aucune raison de dire que dans la suite il laisse de méchantes impressions, & qu'on se ressent tost ou tard de cette pratique. C'est une accusation sans fondement, & qui se pourroit plus legitimement rejetter sur plusieurs autres remedes. I'en reviens donc pour conclusion à la seule experience : elle fera voir à tous ceux qui se serviront comme il faut du Quinquina, & qui agiront de bonne foy, qu'on ne luy doit pas attribüer ce que d'autres causes auront pu produire, soit qu'il en faille accuser le déreglement du malade, ou s'en prendre à des maladies toutes nouvelles, ou enfin à la negligence qu'on a de prévenir des

suites qui auroient paru aprés tout autre remede que celui-cy, & peut-estre avec plus de danger & de violence. C'est ce qu'il faut empescher par tous les autres secours de la medecine; car on ne pretend pas agir icy en empyrique, qui donne tout à sa drogue, qui la fait servir à tout, & qui méprise tout le reste & toutes les regles. On ne pretend pas non plus qu'il n'y ait point de fiévres dont les accidens obligent à mettre beaucoup d'autres remedes en usage devant & aprés celui-cy; ou qu'il n'y en ait quelques unes ou il ne trouve pas sa place, & ou on est toûjours obligé d'avoir recours aux remedes ordinaires, sans s'écarter des regles generales établies depuis si long-temps & avec tant de raison, avec lesquelles le remede s'acorde aisément, bien loin de

lés renverser & de les détruire.

La seconde objection ne demande pas moins une responsе que la precedente. On dira que que le remede est chaud, que le plus souvent il est donné dans du vin, & qu'en un mot c'est mettre du feu sur du feu, & courir risque d'agmenter la fiévre plûtost que de la diminüer. Mais s'il est aisé de répondre à cette objection.

Premierement, si on consulte la seule experience, on trouvera que tous les remedes qu'elle a mis en usage pour la guerison des fiévres & qui sont appellez des specifiques, ont autant ou plus de degrez de chaleur que celui-cy. Et il n'en faut pas douter que les Auteurs de ces remedes n'ayent fondé leur experience sur la raison même, & qu'ils n'ayent prétendu que cette chaleur étoit

necessaire pour resoudre & pour dissiper la cause de la fiévre; que la fiévre même étoit l'instrument, s'il faut ainsi dire, dont la nature se servoit pour la cuisson de la matiere des fiévres; que la meilleure crise des fiévres étoit la trãspiration ou la sueur,& qu'on ne la procuroit que par des remedes cõposez de parties subtiles & actives, & par consequent de qualité chaude; que bien souvent l'abus des remedes rafraichissans empeschoit la parfaite effervescence des humeurs, qui conduit à l'évaporation & à la dissipation de la matiere fiévreuse, au lieu que les remedes moderément chauds vont à sa coction & à son expulsiõ. C'est dans cette veüe qu'un des plus celebres Auteurs de l'antiquité dit fort bien, que la chaleur étant augmentée par les remedes, on doit esperer un plus

grand relaſche, & une plus prompte gueriſon, & qu'il eſt quelquefois de la prudence d'un habile Medecin d'augmenter méme le mal & le feu des fiévres, parce que ſi le remede ne guerit pas ſur le champ le mal préſent, il peut empeſcher celuy qui eſt à venir.

En ſecond lieu pour appliquer en particulier ces raiſons au Quinquina, j'ay déja dit que ſa chaleur étoit plus moderée que celle de beaucop d'autres remedes: ſes autres qualitez, ſon amertume, ſon aſpreté, ſont auſſi fort temperées, & c'eſt par ces qualitez qu'on nomme ſecondes qu'on juge des premieres qui ſont la chaleur &c. Mais pour dire ingenument ce qu'on penſe ſur cette qualité du remede, il ſuffit, quel qu'il puiſſe étre, qu'il éteint & reſout un ferment, dont l'impreſſion ſur

les parties eſt bien plus à craindre que celle que pourroit faire le remede.

Mais il eſt ſi vray qu'il ne fait aucune impreſſion de chaleur, qu'on pourroit alleguer des exemples de perſonnes qui ont pris tous les jours pendant pluſieurs mois du Quinquina ſans ſe plaindre ny ſe ſentir d'aucun excez de chaleur ; mais l'exemple de la gueriſon des fiévres ſuffira pour tous les autres, puis qu'il n'y a pas d'apparence qu'un remede augmente la chaleur d'une fiévre qu'il eſt ſur le point d'éteindre.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que quelque autre remedede qu'on employe pour la gueriſon des fiévres, elles ne laiſſent pas ſouvent de durer fort longtemps, d'échauffer & de deſſecher les parties, & de produire les ac-

cidens fascheux qui ne sont que trop connus.

On peut donc conclurre de là que le veritable remede des fiévres de quelque qualité qu'il soit est celuy qui peut tout d'un coup oster la fermentation qui les cause, au lieu que les remedes qui ne guerissent pas toûjours, quoy qu'avec des qualitez contraires en apparence à cette chaleur étrangere, ne sont que des remedes par accident, qui vont plûtost à détruire les effets de la fermentation que la fermentation même.

Mais peut-être qu'on craint davantage la chaleur du vin avec lequel on donne le Quinquina que celle du Quinquina même. Sans en alleguer le sentiment des plus grands hommes de l'antiquité qui ordonnoient le vin dans toutes les fiévres, & même les plus ardentes, & dans celles qui étoient

accompagnées des plus fascheux accidens ; je diray seulement que celui-cy ayant servy à tirer la teinture des autres drogues, à perdu la plus grande partie de sa force ; qu'on le peut faire boüillir, ou y infuser à chaud le remede pour oster une partie de ses esprits ; qu'on peut le temperer avec des tisânes ou avec des eaux convenables ; ou enfin pour lever tout scrupule qu'on peut le donner en plusieurs autres manieres qu'avec le vin ; & que même le Quinquina communique assez de vertu à des tisannes, ou à l'eau toute pure, pour n'être pas pris inutilement de la façon la plus simple & la plus aisée qu'on le puisse prendre.

On dira enfin que la fiévre se trouve sujette au retour, ce qui fait voir que la cause n'en est pas emportée par ce remede. Je ne

ſçay pas ſi ceux qui feront cette objection en auront donné ou pris de la maniere que je l'ay dit; mais je ſçay bien que ſans une tres-méchante diſpoſition du malade, ou ſans les erreurs qu'on pourra commettre en donnant le Quinquina, les retours de fiévres ſeront tres-rares. Ceux qui faute d'experience en douteront, ſe rendront peut-être à la réponſe que j'ay faite contre la premiere objection; pour montrer que par ce remede la cauſe des fiévres eſt diſſipée, & que leur levain eſt détruit; de ſorte que s'il y a du retour, on peut dire que c'eſt un nouveau levain qui produit une nouvelle fiévre. Mais quand il y auroit des retours de fiévres, le pis qu'il en puiſſe arriver pour en être entierement délivré, eſt de prendre encore une fois du remede, & même en

moindre quantité; car de se vouloir persuader qu'une fiévre qui reviendra au bout de quelques mois, soit encore un reste de la precedente, c'est vouloir se tromper soy même. Le remede pris pendant quelque temps, a eu le loisir de détruire tout le ferment, & s'il en étoit resté, les changemens qui arrivent de jour en jour, & les mouvemens continuels des humeurs qui roulent incessamment dans le corps, acheveroient de le changer ou de l'emporter; en sorte que ces retours viendroient bien moins de quelque levain qui seroit caché en quelque endroit, que de ceux qui renaîtroient par de nouvelles occasions. Mais supposé ces retours, ne vaudroit il pas toûjours mieux que la fiévre se partageast en deux temps, & qu'elle laissast au malade des intervalles favorables

pour reprendre ses forces, que de n'avoir aucun relasche pendant tout le temps que la fiévre ne cede point à tous les autres remedes ? Ces autres remedes apres tout n'exemptent pas de retour, & ne sont pas d'un usage plus facile ny plus asseuré.

Ce sont les objections que j'ay cru que l'on me feroit. Ie ne doute point qu'on ne s'en puisse imaginer d'autres ; mais si avant que de les former on veut bien faire l'épreuve de ce remede suivant les préceptes que j'ay donnez, je suis persuadé que le bon succez préviendra ces objections, & empeschera qu'õ ne se donne la peine de les proposer. Quant à moy je n'ay pas tant fait mes experiences sur le raisonnement, que mes raisonnemens sur l'experience.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'usage du Quinquina dans tou-

tes les fiévres. Ie pourrois peut-étre affurer par les mêmes raifons que j'ay avancées en parlant des fermentations des fiévres, qu'il eft propre en general à détruire, ou à empefcher une partie des autres fermentations qui produifent d'autres maladies, & fur tout celles qui dépendent de l'excez des fucs aigres qui prédominent fouvent fur tous les autres; ce qui s'étend bien loin dans la Medecine, puifque quantité de maladies prennent leur origine de ces mauvais levains. Il n'en faut pas d'autres exemples que les affections hypocondriaques & hyfteriques qui font fort connües fous le nom de vapeurs, dans lefquelles c'eft un trés-bon remede comme l'experience l'a fouvent fait voir.

Il eft donc aifé de s'imaginer qu'encore que jufqu'à prefent on n'ait

n'ait employé le Quinquina que contre les fiévres, il peut-étre destiné par la nature à d'autres usages tres-salutaires dont on n'a pas encore fait éprevue ; ce que l'on peut faire aisément, puis qu'on ne court aucun risque avec un remede qui n'a aucune qualité nuisible. Et si les épreuves confirmoient cette pensée, on pourroit conclure de là, que plusieurs maladies ne different pas tant dans leurs causes que dans leurs effects, & que si un remede étoit propre indifferemment à ces maladies, il seroit à supposer qu'il agiroit en détruisant par tout une mesme cause, laquelle produiroit de differens effets, selon les sujets qu'elle rencontreroit. Quoy qu'il en soit, on peut assurer par ce qui nous est seulement connu de ce remede que la nature n'en a guere produit de plus excellent.

Si on faisoit de nouvelles découvertes aussi utiles que celle-cy, sur le sujet des remedes qui peuvent servir à d'autres maladies, on ne meriteroit pas les reproches que la nature nous peut faire justement, de ce qu'on neglige de connoître les vertus & les proprietez de ses ouvrages.

FIN.



